

1

Didier, ambulancier de 58 ans, a une joie de vivre qu'il partage avec tout le monde. Quand il racontait ses histoires, ses blagues, il nous entraînait loin de notre quotidien. Cette belle rencontre s'était faite lors d'un long traitement à Montpellier. J'en avais oublié ma maladie. Il parlait beaucoup, comme un livre ouvert. Quand on ne s'y attendait pas, au cours d'une conversation, il jouait avec les mots, et là c'était la surprise totale ! Cet homme du Nord avait été séduit par le Sud, mais derrière cet individu il y avait une histoire de famille qu'il ne dévoilait pas. Des événements allaient bousculer son existence et allaient le replonger dans sa jeunesse. Rien ne semblait perturber Didier qui aimait bouger, cuisiner, jardiner. Au volant de son taxi, il était plein d'humanité envers les autres. Ses collègues appréciaient de travailler avec lui. Son côté baroudeur était excellent et en faisait un personnage essentiel. Mais voilà, à son domicile, des incidents se produisirent : un pot de fleurs tomba de la fenêtre. Didier l'esquiva. À son retour du travail, il rentra sa voiture dans son garage. En refermant celui-ci, la poignée lui resta dans la main. Il se dit : « Aujourd'hui, c'est pas mon jour ! »

Au même moment, son épouse Valérie l'avait rejoint dans le garage et lui avait dit :

— J'ai retrouvé notre chat Moustache, mort dans notre jardin !

— Décidément, c'est pas notre journée !

Et, avec beaucoup d'humour, afin de changer l'atmosphère, en voyant les yeux rougis de son épouse, il s'était exclamé :

— Je ne suis pas passé sous une échelle ou alors je ne l'ai pas vue. J'ai bien mes yeux !

— On fera plus mission impossible à la maison, puisque la barbe de Wolverine s’est fait la malle !

Valérie avait esquissé un petit sourire devant la sagesse de son époux qui trouvait toujours une parade pour divertir sa moitié. La journée se poursuivait sans encombre. La soirée s’écoulait lentement vers la nuit et le couple allait se coucher. Au petit matin, alors que le jour naissait à peine, notre ambulancier se leva doucement afin de ne pas réveiller sa dulcinée. Il prit un déjeuner copieux sur la terrasse ombragée. Didier adorait ce moment-là. Il rechargeait les batteries, avant sa douche, et il partit au travail avec son sac à dos et sa bouteille d’eau. Il était toujours à l’heure, allait voir son responsable pour consulter le planning de sa journée, et partait sur les routes. Sa première patiente était une résidente d’un EHPAD, avec un caractère bien trempé, mais Didier, avec son bagou, avait réussi à la canaliser. Puis il venait me chercher à mon domicile pour m’emmener à Montpellier. Tout au long du trajet, nous avions de multiples échanges : voyages, cuisine et Histoire de France, à travers des châteaux qu’il me racontait si bien. J’étais transportée dans une autre époque. Cet homme au grand âge me glissait ses blagues improvisées, incontournables. Tout cela m’apportait un véritable apaisement. Même pendant les soins, j’en rigolais encore, tout en partageant ses plaisanteries avec l’équipe soignante. Ma matinée filait comme une anguille, tant le parcours devenait limpide et moins pesant grâce à cet ambulancier très professionnel. L’après-midi, il poursuivait sa route avec d’autres patients qui étaient parfois difficiles à cause de leur pathologie. Il savait faire preuve de beaucoup de sensibilité afin de rendre le déplacement le plus agréable possible. Bien entendu, ses blagues n’étaient pas loin et les patients oubliaient quelques instants leur maladie. Mais ce tableau de ce professionnel de santé était terni par sa jeunesse, cassée, interrompue, déchirée, abusée. Les mots que je couche ne sont qu’un début de l’histoire que Didier évoqua dans ce conte d’Alphonse Daudet, *La Chèvre de Monsieur Seguin*. À croire que celle-ci habite son intérieur et qu’il voudrait la chasser de son esprit. Comme ces quelques phrases qui étaient venues bousculer son existence :

« Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renande, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite... »

Tout est une réalité pour le jeune Didier qui, à cette époque, en 1970, n'avait que 6 ans. Sa mère avait touché au sucre blanc, elle n'était pas toujours à la maison pour son travail. Son père était cuisinier, mais son addiction à l'alcool lui avait fait perdre son travail. Il préférait boire le vin rouge plutôt que de le mettre dans la daube ! Résultat : les trois enfants du couple voulaient voir ailleurs, vivre autrement, mais que faire quand on n'est pas majeur ? Suivre les parents auxquels ils s'étaient enchaînés malgré eux, un peu comme la chèvre de Monsieur Seguin qui n'était pas heureuse. Il décrivait la situation avec ses yeux d'enfant, ses mots étaient là sans vraiment comprendre les conséquences qui avaient plongé les bambins dans les ténèbres les plus obscures. Au fil du temps, il avait grandi ; il avait appris que sa maman, en plus d'être représentante en produits cosmétiques, était une passeuse de drogue pour la mafia corse. Son père décéda d'une cirrhose quelques années plus tard, alors qu'il avait 11 ans et ses sœurs, Elodie, 9 ans et, Marie, 7 ans. Les enfants furent placés. Didier avait été séparé de ses sœurs jusqu'à l'âge de 18 ans, mis au travail de la terre. Mais très vite, il s'était fait remarquer par tout le monde par ses ambitions et par l'originalité de la présentation de quelques projets. Certains le trouvaient farfelu dans ses idées, d'autres lui faisaient confiance, comme le maire de Noyers-sur-Serein qui le suivit dans l'organisation de la fête du village. Là, il donnait un coup de jeune à ses mentalités, à ses principes que les anciens souhaitaient préserver, mais qui lassaient vite les visiteurs. De ce fait, les festivités devenaient moins amusantes, et plus personne ne voulait faire quoi que ce soit parce que le patriarche ne démordait pas des traditions qui avaient été vues et revues. Cet adolescent, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, alla voir le vieil Auguste, lui exposa sa façon de planifier la fête. L'homme, malgré sa santé précaire, lui tenait tête, mais Didier ne se laissa pas faire et insista sur les changements nécessaires pour que les gens viennent avec plaisir dans son village. Après de longues mi-

nutes de négociation, le jeune homme et le vieillard conclurent un compromis, à la grande joie des habitants. Jusqu'à présent, aucun des Nucériens n'avait osé affronter ce personnage qui faisait partir de l'histoire de ce village. Comme dirait le cousin d'Auguste :

« Un gamin, *quand tu lui presses le nez, il sort du lait.* »

Incroyable ! Il réussit, du haut de ses 1 m70, à persuader la tête de linotte du village de changer les mœurs et redonner le goût aux gens de l'extérieur à revenir et profiter pleinement des activités qui seraient nombreuses. Devant la détermination de Didier, les villageois s'inclinèrent et acceptèrent d'écouter ses conseils. Même le premier magistrat de cette bourgade n'en revenait pas du bagou du jeune garçon. Quel bonheur de voir du renouveau ! Chaque citoyen se donnait à fond dans les préparatifs pour que le jour J soit différent des années passées. Ses idées ne s'arrêtaient pas là : il fit des annonces aux radios. Les journalistes des stations restaient médusés devant l'audace de ce gamin qui ne se dégonflait pas devant une équipe de télévision qui était venue pour ce petit bout d'homme qui avait déplacé des montagnes, afin que la fête soit réussie. Nous étions début septembre, à quelques jours des festivités, les villageois languissaient de voir comment ce gamin allait tenir tout le long de la fête. Didier savait qu'il était surveillé de près, cela lui passait au-dessus de la tête. Ses ambitions étaient tellement grandes qu'il suivait son chemin. Le jour arriva, tout le monde était en place devant son stand. Petit à petit, les vacanciers, les habitants des villages et des villes des alentours étaient venus. La magie de la fête était bien là !

Des manèges, des marchands de chichis et barbes à papa avaient bien accepté de revenir grâce à Didier qui ne se démontait pas. Car il fallait dire que la mauvaise foi du vieil Auguste avait fait fuir les personnes extérieures, et le village s'encroûtait. Il était ennuyeux au point de se dire qu'il n'existait pas. Ce jeune homme avait su dépoussiérer cette commune alors qu'elle perdait tout son dynamisme, son charme médiéval comme si l'histoire était enfouie dans les oubliettes. Mais notre héros avait su ouvrir une porte nouvelle, en présentant Noyers-sur-Serein comme le plus

beau village de France ! Chaque récit qu'il abordait était extraordinaire :

« L'étoile médiévale, le cadran solaire de l'école daté du 1715, la place du grenier à sel, la rue de venoise, la sortie du village, la porte du tonnerre. »

L'écouter était un régal. Il savait comment attirer les gens sans forcer personne. Il sublimait par sa manière de détourner la chronologie que, tout de suite, on était projeté et on ne voulait plus quitter ce village en veille depuis des années.

Didier quitta Noyers-sur-Serein, pour aller rejoindre ses sœurs. Les Nucériennes et les Nucériens ne voulaient pas qu'il parte, lui qui avait tant donné à ce village afin qu'il retrouve sa vitalité méritée. Avant son départ, notre jeune homme avait préparé un discours. Les habitants lui réservaient une surprise dans la salle des fêtes. À son arrivée, il fut applaudi comme un roi, cela l'émut profondément. Pour la première fois, devant la population, il avait versé quelques larmes. Il lut son texte qui était poignant et retraçait quelques indices de sa jeunesse. Bien entendu, il reparla de ce village qui lui avait donné une seconde famille et il leur promit de revenir avec ses sœurs. Cette journée le marqua à vie, une date qui resta inscrite dans ses annales. Didier avait su prouver avec son jeune âge qu'il avait de l'ambition. L'adulte qui se construisait en lui était un battant. Les épreuves de son existence, son contexte familial difficile l'avaient fortifié. Il cherchait une échappatoire pour oublier une mère qui n'avait pas su être présente quand la petite tribu criait aux abois. Son père avait trouvé un compagnon qui avait emprisonné son corps. L'alcool avait fait dériver sa famille au point que leur quotidien était devenu invivable. Tous ces événements ne disparurent pas vraiment, puisque Didier me les raconta encore et encore...

Je vais vous faire vivre pas à pas la chronique qui transforma ce jeune homme, avec beaucoup d'amertume, qui allait se battre pour ses sœurs, afin de les sauver de la mafia corse. Son courage, son bagou, sa volonté d'offrir un autre avenir à ses frangines avaient été un espoir qui canalisa toute son énergie, et finalement

il gagna sur toute la ligne. Cela le mit en haut de l'affiche, comme si c'était une star à qui on déroulait le tapis rouge à chacun de ses pas.

Les mots, les phrases sont ses propres ressentis. Alors, dans mes écrits, je reste transparente sur ses actes. L'imaginaire essaye de trouver une place pour rendre les évènements plus fluides.

La bataille entreprise par notre ambulancier avait été longue, tortueuse et pleine d'obstacles. Élodie et Marie avaient accompagné leur frère jusqu'au bout pour qu'enfin les rejetons restent unis pour une vie meilleure. Mais concentrons-nous sur ce passé, sur ce futur qui ne laisse guère de place à l'humour. Et cela est si important ! Je ne veux pas porter de jugement mais, au contraire, j'écris le récit d'un homme formidable qui, quelque part, donne une autre vision de sa propre vie. Et comme il me disait tout récemment :

« La vie est un combat de tous les jours. »

Il n'avait pas tort, ce bel homme ! Bizarrement, il m'a communiqué son énergie. Est-ce normal ? Je vous laisse apprécier, chers lecteurs ! Dans ces chapitres, l'analyse, les déductions, la confusion et l'amitié seront les maîtres de cette histoire. Peut-être retrouvez-vous des similitudes qui réveilleront en vous des souvenirs ! En puisant au plus profond de lui, ce vadrouilleur au grand cœur a souhaité faire partager ses douleurs, ses manques, ses doutes et cet amour, effacé par les brèches de sa jeune vie, comme si les « je t'aime » n'existaient pas dans son vocabulaire. Mais ses sœurs avaient su en redonner la signification, pour que Didier retrouve confiance en lui, afin de connaître un jour sa propre histoire d'amour...

2

Didier était parti de Noyers-sur-Serein depuis deux semaines ! Il avait fait un détour d'une dizaine de kilomètres pour se rendre sur la tombe de ses parents. Il leur parla comme s'ils étaient encore présents. Lui qui n'avait eu que des présences futiles, il se lança dans un dialogue comme s'il jouait son existence sur les planches. Mais l'image qu'il reflétait, tout en s'agenouillant devant la sépulture, faisait pitié. Avec ses sœurs, ils avaient été livrés à eux-mêmes. Tout ça, il semblait l'avoir oublié. Il chercha du réconfort dans ce cimetière, pardonner à ses parents peut-être ! Eux qui avaient fini par être des étrangers à la maison pour les trois enfants. Après avoir monologué longuement, il fit un signe de croix, se releva et resta prostré devant le portrait de sa maman et de son papa pendant plusieurs minutes, sans rien dire. Alors, des larmes coulèrent lentement sur son visage, comme s'il avait un trop-plein, comme si ses questions restaient sans réponses. Ses ressentiments, il les connaissait puisque, dans sa jeunesse, Didier les avait vécus. Mais en venant dans ce cimetière, il avait pensé qu'après le départ de ses géniteurs, il aurait pu tourner une page de sa jeune vie. Hélas, ce retour aux sources lui fit remonter des souvenirs, qu'il aurait voulu sortir de sa mémoire. Son enfance le hanta, comme si on aurait voulu lui transmettre un message dont il ne connaissait pas la signification ! Puis il fut pris d'une énergie, d'une envie de liberté, d'aller voir, en haut de cette montagne, ce qui se passait, sans qu'il fût préparé aux obstacles de sa nouvelle existence. Là, son esprit vagabonda, la poésie s'installa pour lui donner une légèreté, une douceur qui le fit fondre à travers ces quelques phrases :

« Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête. »

Didier sortit de ce caveau, sans se retourner comme si ce boulet, qu'il traînait depuis trop longtemps, usait peu à peu son corps qui demandait de vivre en paix. Cette fois-ci, il avait entendu ! Ce futur ambulancier reprit la route pour aller chercher Élodie et Marie dont il avait peu de nouvelles. Il s'aperçut qu'une voiture noire le suivait depuis sa sortie du cimetière. Il se dit :

« Pas de panique. Je n'aurais pas dû aller voir mes parents peut-être ! »

Puis il s'arrêta sur une aire de repos pour se restaurer. Un homme plutôt baraqué lui posa la main sur l'épaule. Surpris de cette intrusion, il se retourna :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Tu diras à ta vieille qu'elle rende mon argent. Les dettes, ça se paye. Sinon, je me ferai rembourser autrement. C'est clair ?

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

L'individu regarda Didier dans les yeux, mais le jeune homme ne se laissa pas déstabiliser devant cet inconnu qui repartit dans son bolide noir. Il essaya de récapituler cette brève conversation, mais tout s'embrouilla dans sa tête comme un épais brouillard qui assombrit son horizon. Les minutes passèrent et son esprit retrouva cette réalité. Des interrogations, des questions vinrent titiller son quotidien, mais il n'avait pas de réponse. Il reprit sa route pour Paris, afin de rejoindre ses sœurs dans leur famille d'accueil. Les autres membres de sa famille lui avaient tourné le dos depuis la mort de leurs parents. Didier voulait comprendre pourquoi cette rupture, ce déchirement, cette haine. Était-elle bien justifiée ? se demanda-t-il. Trop d'évènements s'acharnaient contre lui, il ne les voyait pas arriver. Il les gérait au fur et à mesure, et se demandait quand cela allait s'arrêter ! Mais cela montait crescendo. Il était à quelques kilomètres de la capitale, mais un bouchon monstre ralentissait la circulation. Une femme monta à l'arrière de son véhicule sans qu'il s'en aperçût. Il lui dit :

— Les dettes, ça se paye !

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Tes vieux nous doivent un paquet de tune. Tu comprends ?

— Non.

Puis la femme sortit de la bagnole de Didier, sans ajouter aucun mot. Cela l'agaça fortement ; il se dit :

« Mes parents ont fait des dettes. Ce n'est pas possible ! »

Il rumina tout le long du trajet, il n'avait pas de solution à ce dilemme. Puis des éléments lui revinrent en mémoire. Des gens venaient à la maison avec le journal du jour et, au milieu de celui-ci, il y avait une grande enveloppe grise.

Son père l'envoyait toujours à la cuisine pour préparer le repas. Mais un jour qu'il manquait d'huile pour l'assaisonnement de la salade, il était revenu sur ses pas et là il avait vu son père sortir une liasse de billets. Son papa avait été mécontent de son intrusion ; sans ménagement, il avait pris Didier par le col de chemise et l'avait poussé au fourneau.

« Mais il faut de l'huile pour la salade, et faire les courses. Les placards sont vides ! »

Il lui avait posé quelques billets sur la table, au milieu des ails. Puis il était retourné dans la salle à manger, sans rien dire. Le pauvre Didier, en plus de cuisiner, avait dû faire les courses pour la famille. Ce gamin n'avait pas eu le choix que de se débrouiller seul ; il avait noté sur un vulgaire papier quelques denrées et des produits d'entretien. Il était allé à cette grande surface à un kilomètre du domicile de ses parents. Mais, sur place, il s'était senti perdu. Le vigile à l'entrée du magasin lui avait demandé :

— Où sont tes parents ?

— À la maison. Ma maman est gravement malade. Mon papa s'occupe de maman et de mes sœurs.

— Mais je ne peux pas te laisser rentrer seul. Tu es trop jeune !

Au même moment, une dame âgée d'une soixantaine d'années avait vu le bambin en mauvaise posture et, de suite, sans réfléchir, elle s'était fait passer pour un membre de sa famille. Le jeune homme très intelligent avait joué le jeu, l'agent de sécurité avait compris que cette personne n'était pas inconnue et les avait fait rentrer tous les deux. Nadine n'avait posé aucune question à cet enfant. Bien contraire, elle l'avait aidé pour faire ses courses et lui avait accordé une rallonge financière. Elle l'avait fait monter dans sa voiture et l'avait raccompagné à son domicile. Le trajet avait été court et silencieux, comme si la dame avait compris les difficultés de Didier. Il avait remercié cette inconnue et avait été retrouvé son père qui était saoul. Comme d'habitude, sa mère avait été absente. Quand il avait refermé la porte d'entrée, il avait entendu des pleurs qui venaient de la chambre d'Élodie. Il avait appelé son père, sans réponse. Alors il avait emprunté les escaliers et était allé voir sa sœur. À son arrivée, Élodie et Marie se chamaillaient pour une histoire de robe, dont l'une des sœurs s'était servie sans demander l'autorisation à l'autre. De colère, Marie avait pris un ciseau et avait découpé le vêtement devant sa frangine.

— Ça commence à bien faire vos histoires. Venez m'aider. Où est papa ?

— Il cuve son vin, certainement dans le fauteuil du salon !

Le tableau, que les enfants avait vu, était déplorable. Ils avaient laissé leur père dormir, lui avaient enlevé la bouteille des mains afin qu'il ne se blessât pas. Le père de famille ne s'était rendu compte de rien. La petite tribu avait rangé les courses et avait fini la préparation du repas. Ils avaient mangé comme trois SDF, sans leurs parents, sans chaleur humaine, sans âme. « Que cette vie est dure ! » s'était exclamé Didier.

Ses deux sœurs l'avaient regardé et lui avaient dit :

— On est ensemble, c'est le principal !

— Pour combien de temps ?

— Mais, frangin, ils n'ont pas le droit de nous séparer !

— Vous croyez ! Ouvrez les yeux, toutes les deux. On est livrés à nous-mêmes. Maman ne s'occupe pas de nous. Elle voit que par son travail. Et avec papa, c'est rare qu'ils se parlent calmement. La moitié du temps, ça gueule.

— Ce sont nos parents. Il y a moyen de faire quelque chose !

— Oui, il faut que papa se fasse soigner. Après, ça peut aller mieux. C'est pas gagné !

— Maman, tu l'oublies !

— Non, c'est elle qui nous oublie. Je ne pense pas qu'elle veuille changer de vie pour nous !

— Tu racontes n'importe quoi, Didier !

— Quand elle est rentrée, la semaine dernière, ce n'est pas vieux, cela fait quatre jours, j'ai entendu une conversation plus que douteuse. Le peu que j'ai saisi, ça parlait d'une croisière en bateau, d'un paquet à récupérer, d'une valise qui l'attendait à la gare Montparnasse à Paris. Ça fait beaucoup !

— Notre mère travaille beaucoup depuis que papa a perdu son travail. Peut-être qu'elle a un second travail. Je ne lui cherche pas d'excuse, mais simplement à la comprendre.

Après cette mise au point, les enfants du couple s'étaient serré les coudes pour avoir un semblant de vie normale, ce mot qu'ils avaient enterré, puisque l'ambiance au foyer était morose. Ils s'étaient accrochés à l'espoir de retrouver une vraie famille. Mais tout cela avait été dans leurs têtes, il n'y avait que du vent qui balayait pour garder cette place propre. La fragilité de cette situation vécue au quotidien par les bambins faisait penser à « un été de porcelaine », dont ces quelques paroles résumaient la dureté et la confusion de leur jeune vie :

« Ma mémoire est incertaine

Sans que jamais ne revienne

Le goût que tu leur donnas

Qui chavire et se déchaîne... »

Je continue mon mélodrame. Mon maître Didier au cœur brûlé le veut ainsi. Trop de souffrances et de manques sont omniprésents, que je rédige tout le long de ma plaidoirie. Nous sommes projetés dans un tribunal, comme si Didier, Élodie et Marie étaient coupables d'un délit, vous me direz lequel ?

Eux-mêmes ne le savaient pas, ou plutôt celui d'être venus au monde. Ils n'avaient rien demandé, et ils avaient subi contre vents et marées. Mais ce trio avait semé derrière lui des graines pour retrouver le chemin unique qu'ils avaient voulu désespérément prendre à bout de bras. Auront-ils eu assez de force ?

Seule l'histoire de cet ambulancier que je vous raconte vous fera mieux comprendre ses batailles, la volonté d'aller plus haut, d'offrir une autre biographie à ses sœurs qui attendaient tout de leur grand frère. Une place d'un père inexistant, quand elles demandaient de l'amour qu'elles n'avaient pas trouvé à cause de l'alcool. Didier avait su quelque part rassurer ses sœurs afin qu'elles puissent se construire dans leurs vies futures. Cela aura-t-il été suffisant ?

Les événements vous révéleront une grande sagesse à travers les multiples péripéties que je couche sur le papier. Le gamin, l'adolescent et l'homme qu'il deviendra plus tard, a su faire de sa vie un autre modèle qu'il a façonné lui-même. Au cours de ses embûches, il était resté la tête droite. Une certaine fierté l'accompagnait tout le temps. Un peu comme une bouée de sauvetage, qui était là quand la nostalgie le ramenait à ses fantômes du passé. Didier resta dans le silence, seul face à lui-même, puis il revint à la réalité tout doucement, comme s'il avait suivi une cure de jouvence, comme si les mauvais esprits avaient pris la poudre d'escampette sachant qu'ils ne gagneraient pas contre ce grand gaillard...

3

Cet ambulancier poursuivit sa route vers la capitale. Il se rapprocha de sa destination. Le temps lui parut extrêmement long, l'agitation de son esprit le propulsa dans des souvenirs lointains. Il voulut les détruire, les effacer avec une gomme, pour se dire que sa vie commençait aujourd'hui. Mais hélas cette roue tournait, le mettait face à sa triste réalité. Donc il n'avait pas d'autre choix que d'avancer. Ses sœurs l'attendaient, il leur avait fait une promesse lorsque la petite tribu avait éclaté à la mort de leurs parents. Ces retrouvailles étaient importantes pour Didier ; ses frangines étaient là pour dire qu'une ère nouvelle ouvrait ses portes. Ce doux parfum de lavande entraîné par la brise enivrait ses narines. Mais des mésaventures se déchaînèrent contre lui. Alors qu'il se situait dans le XIII^e arrondissement, devant une grande porte marron à l'endroit où il était censé récupérer Élodie et Marie, il trouva porte close. Il vérifia l'adresse qu'il avait écrite, il souleva la tête pour voir si c'était bien le numéro 26. Pas d'erreur, il fit quelques pas autour des habitations. Puis il rencontra un couple d'un certain âge, expliqua sa démarche. La dame l'éclaira :

— Les appartements ont été détruits à cause de leur vétusté. Il y a un moment que vous n'êtes pas revenu à Paris ?

— Cela fait sept ans.

— Allez à la mairie. Je pense qu'on pourra vous renseigner.

— Merci.

Il se rendit donc à l'hôtel de ville de l'arrondissement. À l'accueil, il fut reçu par une jeune femme charmante qui, visiblement, ne semblait pas être au courant des appartements démolis. Elle s'excusa et le renvoya vers un collègue plus âgé, au courant des faits. Didier se

rapprocha de cet homme, une vraie armoire à glace, froid au premier abord, difficile de discerner un sourire sur son visage...

— Ma jeune collègue m'a présenté votre problème. Pouvez-vous m'en dire plus ?

— Mes deux sœurs ont été placées en famille d'accueil à la suite du décès de nos parents. Je suis majeur. Je suis venu chercher mes frangines.

— Je me souviens de cette situation. C'était mon premier poste à Paris. Il y avait deux fillettes. Le couple qui s'occupait probablement de vos sœurs leur en faisait voir de toutes les couleurs. La plus jeune parlait assez souvent d'un certain Didier, ce qui agaçait cette famille d'accueil. La dame était mécontente quand on lui a dit qu'il fallait partir, car l'immeuble menaçait de s'effondrer. Le propriétaire venait de décéder et ses héritiers n'en voulaient pas. Il faut dire qu'ils résidaient à 200 kilomètres de la capitale, et n'étaient que des membres par alliance. Voilà l'arbre généalogique de cette famille...

— Comment s'appelaient vos sœurs ?

— Élodie et Marie.

— D'accord, ce sont les fillettes que j'ai rencontrées. La ville de Paris les a relogées dans le XV^e arrondissement, dans le quartier Saint-Lambert, au numéro 43. Elles ne sont pas loin du parc Georges Brassens. Vous verrez, vous trouverez facilement. Connaissez-vous Paris ?

— Je ne suis pas revenu depuis sept ans. Ce n'est pas vieux. Mais la capitale a bien changé depuis. Avec mon GPS, ça devrait aller tout seul. Merci, monsieur, pour ces informations.

— C'est normal. Si vous avez besoin d'autres explications complémentaires, n'hésitez pas à revenir vers moi. Je suis à mon bureau le matin de 8h30 à 12h30, et l'après-midi de 14h à 17h30. Je vous laisse mon numéro personnel en cas d'urgence. J'espère que vous pourrez récupérer vos sœurs sans souci, et vous reconstruire ensemble.

Les deux hommes se quittèrent. Didier continua sa route vers le XV^e arrondissement. En chemin, il croisa un cycliste qui s'arrêta devant son véhicule. Notre ambulancier donna un coup frein sec afin de ne pas le renverser et demanda des explications à cet individu :

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes malade de vous arrêter au milieu de la route !

— Vos salades, je connais. Vos vieux nous doivent un bon paquet d'oseille. Pensez-y, sinon vos sœurs payeront l'addition !

— Je ne comprends pas ce vous dites. Laissez-moi passer.

À nouveau, le même scénario se renouvela. Didier se demanda :

« Mes parents doivent tant que ça de l'argent. Mais qu'est-ce qu'ils ont fait ? »

Didier arriva à sa destination, chercha le numéro 43. La concierge, qui faisait le ménage des escaliers, lui dit :

— Vous avez essuyé vos pieds ? Qui cherchez-vous ?

— Mes deux sœurs, Élodie et Marie. Elles sont dans une famille d'accueil.

— C'était le couple de troisième étage. Monsieur et Madame Roulet sont décédés tous les deux, à la suite d'un incendie provoqué par l'une des fillettes dont ils étaient responsables.

— C'est pas possible, ce ne sont pas mes sœurs. Il y a erreur sur les personnes.

— D'après les premières constatations, le feu serait parti d'une chambre. Les deux fillettes cherchaient à fuir, d'après certains propos de badauds !

— Ce que vous racontez est invraisemblable. Mes sœurs auraient à ce point changé ! Il doit y avoir une bonne raison. Peut-être qu'elles se sentaient en danger. Où elles sont maintenant ?

— Un homme d'une cinquantaine d'années s'est présenté à leur domicile, alors qu'il y avait le feu. Il a dit qu'il était leur oncle.

À un moment pareil, aucune vérification d'identité n'avait été faite. Les pompiers et l'antenne médicale s'étaient occupés des blessés, leur avaient apporté les premiers secours. Les sœurs avaient respiré de la fumée. Elles avaient été mises sous oxygène, puis transportées à l'hôpital le plus proche. Autre chose : le comportement de cet homme avait été curieux, car il avait voulu à tout prix prendre les deux jeunes filles. Le médecin avait demandé qu'elles fussent sous surveillance car elles avaient, selon l'avis du toubib, assez inhalé du gaz carbonique, qui aurait pu endommager leurs poumons. L'intervention de celui-ci avait déplu à ce soi-disant oncle qui, visiblement, n'aimait pas qu'on s'opposât à ses plans !

Ses visites impromptues à l'hôpital étaient devenues insistantes, au point que le personnel hospitalier en avait avisé sa hiérarchie, qui avait trouvé que sa démarche était plus que douteuse. D'autant plus qu'il avait pris des renseignements sur les deux fillettes et savait qu'elles avaient un frère aîné qui, tôt ou tard, les aurait récupérées. Tout cela faisait penser à une mise en scène bien ficelée, la police avait décidé de mettre un policier devant la chambre d'Élodie et Marie. Toute cette manœuvre des flics n'avait pas désorganisé cet individu qui s'était attribué une place d'oncle au sein de cette famille. Trois jours après l'incendie, en pleine nuit, les deux jeunes filles avaient été chloroformées dans leur sommeil, et enlevées. Le policier en faction n'avait rien vu venir. Elles avaient reçu les derniers soins vers 17h, ensuite à 18h45, elles avaient pris leur repas, à 21h30 l'aide-soignante de nuit était venue s'assurer que les deux rescapées étaient bien installées. Ensuite, elle avait continué avec ses autres collègues à faire le tour des chambres pour la dernière prise de traitement et proposer à ceux qui le souhaitaient une infusion. « Tout était normal », voilà ce que l'agent des forces de l'ordre avait pu dire. Lui qui était père de famille ne comprenait pas, puis il dirait bien plus tard qu'il s'était assoupi une dizaine de secondes. Il s'en voulait de ne pas être resté éveillé. Comme l'avait dit son chef :

— Peut-être que tout cela ne serait pas arrivé. Nous nous sommes fait avoir comme des bleus ! Leur coup monté était calculé depuis longtemps. Et cet individu n'était pas seul. C'est bizarre. Pourquoi avoir enlevé ces deux jeunes filles ? Elles ont de la famille.

— Oui, un frère bien plus âgé qu'elles, il serait venu récupérer ses deux sœurs dans une famille d'accueil. Nous avons eu ses informations par l'agent de la mairie.

— Où se trouve ce frère ?

— D'après les renseignements, il cherchait un hôtel pas de loin là.

— Essayez de savoir où il crèche et demandez-lui de venir au commissariat, car je pense qu'il est au courant de certains éléments qui lient l'enlèvement de ses frangines. Tout ça me fait dire que la mafia est derrière cela. Leur procédé me rappelle une histoire vieille de dix ans. C'étaient deux Anglaises qui étaient venues en vacances dans la capitale. Elles ne parlaient pas un mot de français. À la suite d'une rencontre, elles étaient tombées sous le charme de deux hommes qui recherchaient des jeunes filles pour leur réseau de prostitution. Nous étions sur l'affaire et avons pu sauver de justesse ces femmes qui allaient partir à l'étranger.

— Mais chef, croyez-vous qu'ils vont faire la même chose ?

— Si c'est bien la mafia, comme je crois, nous ne sommes pas sortis de l'auberge ! Au travail, Messieurs. Trouvez-les avant qu'il soit trop tard !

Les hommes du commissaire Moulinard retrouvèrent le frère des deux jeunes filles. Au premier abord, il fut surpris et soulagé en même temps. Didier comptait bien aller voir les forces de l'ordre, mais trop d'informations s'embrouillaient dans sa tête. Et quand les policiers l'interrogèrent, son discours était brouillon, décousu, et il parlait vite au point qu'il oubliait de respirer. Certainement le stress qui prenait le dessus ; de la sueur apparaissait sur son front. Notre ambulancier prit à plusieurs reprises son

mouchoir, s'essuya comme s'il voulait faire bonne figure devant les flics. Devant l'attitude du bonhomme, ils comprirent que la situation devenait compliquée.

— Veuillez bien nous raconter les événements !

— Oui, le décès de nos parents nous a séparés. Moi, j'étais à Noyers-sur-Serein jusqu'à ma majorité. Mes sœurs ont été mises dans une famille d'accueil à Paris. C'est pour cette raison que je suis venu les chercher. Mais avant tout ça, j'ai été accosté par plusieurs individus, qui me parlaient des dettes que mes parents auraient faites à l'encontre de ces inconnus. Je ne connaissais pas ces personnes, je leur ai dit que je ne savais pas. Puis la dernière personne qui est venue vers moi m'a fait comprendre que, si je ne remboursais pas les arriérés de mes parents, ils se payeraient sur mes sœurs. Là j'étais paumé. En creusant au fond de ma mémoire de gamin, je me suis souvenu qu'un homme venait voir mon père souvent avec un journal plié en deux. Mon paternel m'expédiait à la cuisine, mais un jour, il me manquait de l'huile pour la salade. Je suis retourné voir mon père qui comptait l'argent. Tout ça la mit dans une colère, je lui ai dit qu'il fallait faire des courses, car les placards étaient vides. Il m'a balancé quelques billets sur la table. Il faut dire que nous ne mangions pas toujours à notre faim, entre un père alcoolique et une mère qui préférait son travail à sa vie de famille. Ce n'était pas toujours rose pour nous. Il fallait se débrouiller tout seul, et très souvent on mangeait tous les trois. Dans la maison, c'était invivable. On voulait plus entendre ses cris. On ne le montrait pas, mais on pleurait en silence. Voilà, une partie de notre vie.

Devant un tel récit, les policiers comprirent que le jeune garçon devenu un homme avait beaucoup souffert. Des personnes peu scrupuleuses lui mettaient le grappin dessus pour récupérer leur tune, lui qui ne savait pas trop ce qui lui arrivait. Ce qu'il avait retenu : c'est que ses parents devaient apparemment beaucoup d'argent. Ces inconnus le perturbèrent, lui mirent le cerveau à l'envers. Ils semblèrent connaître l'existence de Didier sur le bout des doigts. Même si notre ambulancier s'était construit une cara-

pace malgré lui, il ne restait pas moins une personne fragilisée par une enfance bien tourmentée qui laissait des cicatrices, dont les trafiquants se servaient pour déstabiliser cet adulte qui avait mûri un peu vite par la force des choses, par une destinée qu'il n'avait pas choisie. Maintenant il était dans la cour des grands. Pour lui, cela ne voulait rien dire, car ce chemin était sans guide, sans lumière. Tout semblait se dérober sous ses pas puisque c'était le néant. Il aurait aimé avoir une vraie famille et être heureux. Lui et ses sœurs bâtiraient eux-mêmes leurs propres vies quand ils seraient réunis pour toujours. À ce moment-là, tout cela n'était pas d'actualité. Ses frangines avaient disparu et peut-être qu'elles étaient entre les mains de la mafia, comme le présumait le commissaire après avoir analysé la situation.

Ils poursuivirent leur discussion difficile, qui heurta parfois le jeune homme, tant des films passèrent et repassèrent dans son esprit. Le chagrin fut si immense que ses yeux se remplirent de larmes qui se déversèrent sur son visage déjà meurtri par une jeunesse sans amour. Sa voix s'était enrouée, il serra ses poings comme s'il voulait avoir la force de résister à une bataille et il se demanda s'il tiendrait le coup jusqu'au bout ! Les policiers essayèrent de le ménager, tout en expliquant avec beaucoup de diplomatie que les personnes qui étaient en face de lui n'étaient pas des enfants de cœur ! Didier secoua la tête comme s'il avait compris le message mais ne dit rien. Puis Amandine, la psychologue qui collaborait avec les policiers, s'approcha de ce grand frère qui ne demandait qu'une seule chose : qu'on lui rendît Élodie et Marie. Pour donner suite au déroulement de la discussion, notre ambulancier comprit que la situation était grave, ses frangines risquaient d'être traitées comme de la marchandise à fric. Il voulait absolument qu'on évitât de prendre un tel risque et qu'on retrouvât vite le reste de sa famille. Didier se leva de son siège, regarda les policiers et la psychologue. Il était complétement abasourdi par toutes ces informations. Il se mit à dire tout haut : « Papa, maman, qu'est-ce que vous avez fait ? »

Là, il se rassit, mit ses mains sur sa figure pour cacher ses larmes de honte. Amandine, la psychologue, lui parla d'une voix douce. Le jeune homme retira ses paluches comme si ses paroles lui faisaient oublier ces événements difficiles. Puis sa voix redevenant normale, comme si une énergie le pénétrait d'un coup, il se releva droit comme i et dit aux forces de l'ordre :

— Je suis votre homme. Il faut retrouver mes sœurs. C'est ma seule famille qui me reste. Je ne parle pas des autres car il y a un moment qu'ils m'ont tourné le dos. Pour moi, ils sont inexistantes !

— Nous comprenons votre position, nous allons vous aider. Tout ne sera pas une partie de plaisir, vos nerfs risquent d'être mis à rude épreuve. Le chemin sera très long et tortueux car la mafia ne fait pas de sentiments. Nous tenions à vous avertir. Ils n'aiment pas qu'on se mêle de leur trafic lucratif. Nous devons marcher sur des œufs !

— J'ai bien compris tout ce que vous avez dit.

Didier quitta le poste de police avec une certaine lourdeur, comme si le cauchemar de ses parents le hantait encore. Il était perdu. Il devait réparer en quelque sorte les erreurs d'un passé déjà bien douloureux. Il ne connaissait pas le scénario qu'il découvrirait au fil de ses péripéties. Il ne demandait qu'à vivre et avoir Élodie et Marie près de lui, mais le bateau qu'il s'appropriait à prendre n'avait pas de pilotage automatique ! Il était si nul qu'il partait à la dérive ! Dans son malheur, il arriva par la force des bras à vaincre la houle qui le dirigeait sur des terrains inconnus qu'il devrait dompter afin que la lumière jaillît au bout de ce tunnel.

4

De retour à son hôtel, Didier tomba sur un curieux personnage. Il lui tendit une enveloppe sans rien dire. Le jeune homme essaya d'avoir une explication avec cet inconnu mais il s'enfuit. Alors Didier le poursuivit. Mais cet étranger était *Speedy Gonzales* ; il traversa des pâtés de maisons, des carrefours plus vite qu'un oiseau. Alors qu'il arriva enfin à sa hauteur, ce dernier se fit renverser par une voiture sous ses yeux. Notre ambulancier fut lessivé, il ne comprenait rien. Aussitôt un passant le monta du doigt aux forces de l'ordre et il fut embarqué. À nouveau, il se retrouvait au poste de police, cette fois-ci comme suspect. Avant son arrestation, il avait perdu cette enveloppe dans sa course. Une dame, qui avait vu toute la scène, tenta de dire au jeune homme qu'elle avait ramassé son document, mais celui-ci fut tellement absorbé par cet évènement qu'il n'entendit pas les appels de cette femme qui, visiblement, fut autant bouleversée que lui. Elle remit donc le contenant aux policiers et leur précisa :

« Il ne doit pas connaître le contenu de ces documents. Il ne les a pas ouverts. Et de plus, je pense qu'il a une sale affaire sur le dos. »

Didier tenta de se justifier, mais auparavant selon les témoignages des personnes présentes lors de l'accident, il aurait volontairement poussé cet inconnu contre la voiture. Tous ces éléments lui étaient défavorables et le rendaient coupable. Après toutes ces discussions mensongères, notre ambulancier raconta sa propre version :

— Je rentrais à mon hôtel, je revenais d'un poste de police du XV^e arrondissement. Vos collègues sont venus me chercher, au sujet de mes sœurs qui étaient en famille d'accueil et qui ont disparu.

— Pourquoi êtes-vous venu dans la capitale ?

— Pour récupérer Élodie et Marie. Nous étions séparés à la suite du décès de mes parents. J'ai attendu d'être majeur pour m'occuper de mes jeunes sœurs.

— Connaissez-vous l'individu qui vous a donné cette enveloppe ?

— Je ne connais personne à Paris. J'essayais de le rattraper pour avoir une explication. Mais il courait trop vite et s'est fait renverser par un automobiliste qui a pris la fuite. Et je tiens à préciser que je n'ai pas poussé cet individu. J'étais tétanisé par ces événements.

— Avez-vous eu d'autres événements ?

— Oui... et plusieurs. Des gens que je ne connais pas m'ont accosté pour me demander que je leur rende leur argent. Apparemment, mes parents auraient fait des dettes auprès de ces individus. Ces personnes ont dit qu'ils se paieraient sur mes sœurs.

— Monsieur, nous avons bien confirmation par nos collègues que vous étiez effectivement dans leur bureau. Ils nous ont raconté vos mésaventures. Une dame nous a transmis une enveloppe. Savez-vous ce qu'elle contient ?

— Pas du tout. Dans ma course, elle a dû glisser de la poche de mon blouson.

— Si vous le permettez, Monsieur, nous allons l'ouvrir en votre présence.

— Faites, je vous en prie !

Le policier décacheta l'enveloppe. Surprise ! Il découvrit deux mèches de cheveux et deux photos de jeunes filles qu'il présenta à Didier. Aussitôt, il les reconnut :

— Mais ce sont mes sœurs. Certes, elles ont changé depuis sept ans. Où sont-elles ?

L'enveloppe contenait aussi un message à l'intention du grand frère. L'adjoit du commissaire la lit à haute voix :

« Tes vieux nous doivent un bon paquet de tunes. Tes frangines sont en notre possession. Si tu veux les revoir, pense à rendre notre oseille. Sinon elles payeront l'addition. »

Devant ce courrier, Didier ne savait plus que dire. Il comprenait que ses parents n'étaient pas nets et maintenant il en payait les pots cassés. Il dit aux policiers :

— Quand on est parents, il faut assumer son rôle pour ses enfants et leur donner une éducation, afin qu'ils ne manquent de rien. Mais ce n'était pas le cas. Nous étions livrés à nous-mêmes. Très jeune, je me suis forgé un caractère ; certes j'étais un revendicateur mais, très vite, je me suis assagi car je parlais à un mur. Mon père avait comme compagnon l'alcool ; ma mère ne voyait que par son travail, sans se préoccuper de nous. Quand ils étaient à la maison tous les deux, ils s'engueulaient. Alors, je prenais mes deux jeunes sœurs et nous sortions. On n'en pouvait plus de cette vie. Nous n'existions pas à leurs yeux. Ils nous ont détruits tous les trois. Aujourd'hui, on me demande de recoller les morceaux car mes parents n'ont pas été à la hauteur de leurs responsabilités. Vous trouvez cela normal ?

— Pas du tout, Didier. Nous comprenons le poids qui pèse sur vos épaules depuis des années. C'est désolant pour vous. Mais, en priorité, il faut retrouver vos sœurs avant qu'elles soient vendues comme des marchandises. Il faut faire vite. Quand ils auront besoin de se servir d'Élodie et de Marie, ils ne prendront pas de gants. Comprenez-vous ce que je vous dis ?

— Oui.

— Ça, c'est un coup de la mafia corse. Il y a quelque temps, nous avons intercepté un réseau qui avait enlevé des jeunes femmes. Nous allons vous raccompagner à votre hôtel, mais il serait bon que vous logiez ailleurs. Il ne vous reste pas de la famille ?

— Le reste de la famille nous a tourné le dos. Je pense à ma tante Nadine, la seule compréhensive. La dernière fois que je l'ai vue, c'était à l'enterrement de mes parents. Ça remonte à des lustres !

— Vous pensez que cette tante pourrait vous héberger si vous le lui demandez. Où habite-t-elle ?

— Elle habite à Rousson, dans le Gard. Elle s'appelle Madame Lanvin Nadine. C'est une sœur de ma mère. Elle comprendra la situation, j'en suis sûr.

— Nous allons effectuer des recherches sur cette tante. Nous lui expliquerons la situation. Plus vite nous retrouverons votre famille, plus vite vous serez en sécurité. Nous allons y veiller. Nous avertirons nos collègues du Gard afin qu'ils vous protègent.

Arrivé à son hôtel sous bonne escorte, il récupéra sa clef et s'enferma à double tour. Trop d'émotions, trop de souffrance pour la journée, ça suffisait. Il mit du temps pour trouver le sommeil. Son esprit était hanté par tous ces événements, et faisait resurgir des souvenirs de son enfance, dont les cicatrices resteraient ouvertes à tout jamais. Lui qui faisait plein de rêves quand il avait quitté sa seconde famille de Noyers-sur-Serein, en leur promettant de revenir avec ses sœurs. Mais l'instant présent n'était pas aux retrouvailles. La délivrance de ses frangines serait certainement longue, insupportable pour elles. Vers 1 heure du matin, ses paupières ne résistèrent pas à l'appel du sommeil et notre ambulancier s'endormit comme un bébé. Toutefois la nuit fut courte pour Didier. Il descendit prendre son petit-déjeuner. Il n'avait pas trop faim mais se força un peu. Un enfant était venu à sa table et avait échangé quelques mots. Le même, pas timide du tout, papotait avec tout le monde. Sa maman était venue s'excuser auprès de Didier qui lui sourit. Notre homme retrouva sa bonne humeur et ses tracas de la vieille semblaient enfouis dans un coin de sa mémoire. Alors qu'il s'apprêtait à remonter dans sa chambre pour récupérer sa veste et sortir, deux policiers vinrent à son encontre pour lui annoncer le résultat de leurs recherches : ils avaient re-

trouvé sa tante qui était âgée et, par suite d'ennuis de santé, avait été hospitalisée au centre hospitalier d'Alès. Celle-ci avait une fille, Élise, qui fut mise immédiatement au courant par la gendarmerie de Salindres. Elle fut surprise de la nouvelle, d'autant plus qu'elle croyait que son cousin et ses cousines étaient décédés dans un accident de voiture. Cette responsable de taxi-ambulance voyait son existence basculer. Élise allait partir à la retraite dans un mois et, en plus, elle s'occupait de sa maman qui avait fait une chute dans l'escalier, ce qui lui avait valu une fracture du fémur. Elle était consciente qu'à cet âge-là, la consolidation et la rééducation seraient longues. Sur le moment, elle avait été déboussolée mais, devant une telle situation, elle accepta de l'aider. Les forces de l'ordre lui avaient exposé la situation qui était la solution ultime afin de préserver la sécurité de Didier, en attendant que les policiers délivrent Élodie et Marie des griffes des trafiquants. À la suite de tout ce bouleversement, le jeune homme prit contact avec sa cousine en lui disant qu'il comptait venir dans quelques semaines car il voulait suivre l'enquête au plus près afin qu'Élise courût le moins de risque possible. Comprenant très bien la situation, celle-ci lui proposa de rester en contact régulièrement. Un grand soulagement lui envahit tout le corps : enfin, des membres de sa famille avaient répondu présents ! Didier se sentit moins seul dans cette bataille, il retrouva son énergie, prêt à soulever des montagnes ! Son côté revendicateur était revenu, les murs avaient disparu puisque, face à lui, il trouva des personnes sensées, qui l'écoutaient et essayaient de reconstituer sa famille. Les policiers étaient sur une piste depuis plusieurs jours : en effet, un ballet de camions se dirigeait vers un entrepôt désaffecté. Tout faisait penser qu'ils étaient en train de préparer des marchandises pour la Corse. Alors les forces de l'ordre mirent le périmètre sous surveillance. Mais tout ne se passa pas comme ils l'avaient prévu. Un guetteur s'était aperçu de leur présence et avait donné l'alerte. Aussitôt, les combinards prirent la fuite ; trois tombèrent dans les mailles des policiers et les deux autres partirent à moto. Certainement, ils avaient prévu leur issue de secours en mettant leur véhicule dans la fourgonnette. Des petits malins qui connaissaient